



## PASSION À QUATRE TEMPS

Carlos Delgar... Ce nom ne vous dit rien, bien sûr, je ne suis pas un héros, mais c'est celui que je porte depuis ma naissance, depuis bien longtemps déjà. C'est ma mère qui me l'a donné. Je suis né très loin d'ici, dans les bas-fonds de Buenos Aires, à la Boca, ce quartier louche et déshérité où des familles entières s'entassaient dans des cabanes de tôle ondulée, construites n'importe comment, là où il y avait encore une place, peintes de couleurs vives qui font aujourd'hui le bonheur des touristes en quête d'exotisme, ces cabanes naguère cache misère...

C'est là qu'elle vivait, ma mère arpentant les ruelles sur ses talons hauts, avec ses jupes fendues et ses collants noirs, une prostituée vendant son corps contre quelques billets qui lui permettaient de survivre. Un marin français en bordée, ivre et en mal de femelle l'a serrée dans ses bras, ils se sont enlacés et, bercés par le rythme du tango, rengaine à la Boca, ils se sont aimés ou du moins ils l'ont cru. Un beau jour, sans crier gare, le beau marin mit les voiles et disparut sans laisser d'adresse mais un souvenir vivant : le futur Carlos.

Deux temps pour la danse, deux temps pour la jouissance, quatre temps pour se disperser aux quatre vents... La putain de la Boca, il l'avait séduite sur un air de tango, dans un corps à corps effréné et il l'avait engrossée.

"Por una cabeza..." tango bien connu à la Boca.



La belle continua à errer sur les trottoirs des bas quartiers, mais plus moyen de continuer ainsi avec un marmot à charge. Elle lui aurait tout sacrifié à son petiot, son petit Carlos.

Un jour de grand désespoir, la belle aux yeux de velours et au corps de liane s'embarqua sur un cargo en partance. En quatre temps trois mouvements elle se retrouva en France dans les bas fonds de Marseille, dans un bouge du "Panier", berçant son petit Carlos, lui chantant sans cesse des romances et des airs de tango, souvenir de la Boca. Elle épousa quelques années plus tard un brave type qui eut pitié d'elle et l'emmena bientôt vers la lointaine Lorraine, terre froide et inhospitalière. Les cheminées des hauts-fourneaux remplacèrent les bras métalliques des grues de Buenos Aires et de Marseille. Mais rien ne remplaça dans le cœur de ma mère le rythme du tango. Les yeux dans le vague elle fredonnait sans cesse "Por una cabeza"... cette rengaine à la Boca, des heures durant. Je les suivais tous les deux, ma mère et son compagnon, le samedi, de café en bal musette où ils retrouvaient un peu la joie de vivre. Les yeux de ma mère s'éclairaient et elle reprenait un air de jeunesse lorsqu'elle dansait au son de l'accordéon ou du bandonéon. Le ciel de Buenos Aires et de la Boca se mirait dans son regard et elle redevenait belle. Ils s'en sont allés tous les deux ... elle, la putain de la Boca aux yeux sombres et à la bouche vermeille et lui, le brave mineur de Lorraine, tous les deux amoureux du tango. Et moi, je suis resté. Adios, amigos...

J'ai grandi, j'ai vieilli, je ne les ai pas oubliés et les longues soirées où ils dansaient le tango non plus... Le rythme, je l'ai, je le tiens. Il a bercé mon enfance, il m'obsède maintenant jour et nuit. Je l'ai dans la peau, dans le sang. Oui, moi, Carlos Delgar, je mène une vie à quatre temps : je mange et je bois, je dors, je fais l'amour, je danse... Je danse le tango. Ça tourne et ça tourbillonne dans ma tête : et un, et deux et trois et quatre... Ces quatre temps martèlent mes tempes... Et un, et deux et trois et quatre, c'est obsédant.

Un, deux, trois, quatre... toi, moi, nous, encore nous... Ce rythme, source de toutes mes joies et de tous mes malheurs, je l'aime et il me fait souffrir aussi.

Je t'ai rencontrée un beau soir dans un petit bal, quelque part en Lorraine. Toi aussi, tu avais des origines argentines... Tu as plongé ton regard sombre dans le mien... L'accordéon a joué les premières notes d'un tango. Tu t'es approchée de moi. Je t'ai enlacée et nous avons dansé, dansé toute la nuit. C'était bon, c'était beau, nous étions beaux. Nous ne nous sommes plus quittés. Tous les samedis, nous partions dans quelque village voisin pour retrouver l'ambiance enivrante des pistes de danse. Des tangos, des tangos et encore des tangos... Nous tournions ensemble, enlacés épris l'un de l'autre et de plus en plus envoûtés par cette musique, amoureux.

Peu à peu, l'ambiance de ces petits bals ne nous suffit plus. Des groupes se formaient ici ou là, le tango devenait populaire, la folie gagnait. Nous avons perfectionné nos pas, voguant sur la musique comme deux fantômes hors du monde réel. Nous avons fréquenté les dancings un peu plus chics, les cours de danse, les exhibitions, les spectacles, les concours. Nos deux corps en parfaite harmonie séduisaient tous ceux qui nous regardaient. Entre nous, c'était l'amour fou, une passion sans égale qui nous possédait entièrement. Nous ne vivions plus que par le tango, pour le tango.

Ce soir-là, nous devions nous produire sur une grande scène pour une démonstration attendue par un public lui aussi passionné. La fièvre montait en moi et rougissait mes joues alors que je passais mon costume noir bien taillé, ma chemise blanche et que j'accrochais la fleur rouge à ma boutonnière, cheveux plaqués en arrière, gominés, un véritable hidalgo, séducteur dans l'âme. Dans quelques minutes, j'enlacerais ton corps de déesse moulé dans une longue robe fendue découvrant tes jambes parfaites gainées dans des bas résilles noirs. Je te voyais lissant tes longs cheveux de jais et les tirant dans un chignon parfait. Tu fardais tes yeux et tes lèvres. Perchée sur tes talons aiguilles, tu entrerais bientôt sur la scène avec moi. Un frisson

parcourait déjà mon corps tout entier. Femme sensuelle et désirable, musique enivrante... J'étais dans un monde irréel, je planais.



Tout à coup, les premiers accords de l'orchestre résonnent, le rideau rouge s'écarte, nous nous approchons l'un de l'autre... Tes bras, comme des lianes entourent mon cou, ma main cherche ta main, j'enserme ta taille fine. Nos deux corps, roseaux souples et flexibles voguent, ondulent, tangent au rythme du tango : deux temps pour s'unir, deux temps pour se séparer. Nous nous livrons à un corps à corps sans merci, un cœur à cœur enivrant. Nos deux cœurs battent à l'unisson. Plus rien ne compte que la danse. Tu t'approches, je te repousse, ta jambe s'enroule autour de la mienne, tu te renverses et tu te redresses, tu es à ma merci, soumise. Tu ne peux pas me résister, je suis le mâle. Je te domine, tu me suis. Tu te plies à toutes mes volontés. Les quatre temps martèlent mes tempes. J'oublie tout... Tu es moi, je suis toi. Tes yeux cherchent les miens, j'y sens la même passion, le même désir irrésistible. J'ai envie de toi, tu as envie de moi, je t'aime, tu m'aimes. Autour de moi, autour de nous, rien que du rouge et du noir : les couleurs de l'enfer, du feu et de l'amour. Lorsque retentira le dernier accord, nous serons encore plongés dans ce monde féerique, démoniaque, sensuel et unique. Musique, danse, tourbillon, amour... les quatre temps du tango, tango à quatre temps, danse diabolique... C'est fini, nous sommes encore ivres de bonheur. Passion tango, tango passion. Amour, passion à quatre temps, quatre temps pour une passion et une souffrance. La musique et la danse se sont arrêtées. Le rideau s'est refermé et le charme s'est rompu.

Carlos Delgar, Carlos Delgar... c'est mon nom, c'est moi. Mais je ne suis qu'un pauvre type amoureux du tango et d'une femme inaccessible. Carlos Delgar, fils d'une putain de la Boca, quartier pauvre de Buenos Aires, c'est bien moi. Je suis là, cloué dans ma chaise roulante, paralysé, privé de mes jambes depuis cet horrible accident de moto... aveuglé par deux phares dans la nuit, une embardée, le choc, des mois de coma... et maintenant deux membres inutiles. Je rêve que je tiens dans mes bras cette belle femme vêtue de rouge et de noir, que je suis le fils du grand Carlos Gardel.

Por una cabeza... Quatre temps pour vivre, quatre temps pour rêver, quatre temps pour souffrir, oublier une passion douloureuse et inassouvie, quatre temps pour mourir...  
Adios, amigos...

Michèle SAUFFROY – PARET  
le 27 octobre 2006